Document generated on 06/04/2025 9:43 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

# David Leavitt
## L'Amérique paradoxale

Francine Bordeleau

Number 34, December 1988, January–February 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20108ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bordeleau, F. (1988). David Leavitt : l'Amérique paradoxale. *Nuit blanche*, (34), 38–39.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# David Leavitt
# l'Amérique paradoxale

***Avec** Quelques pas de danse en famille **(Denoël, 1986), son premier livre — un recueil de nouvelles —, David Leavitt s'affirmait déjà comme l'un des jeunes écrivains américains les plus intéressants de sa génération.** Le langage perdu des grues (The lost language of cranes **en v.o.) — un roman cette fois — que viennent de publier conjointement les éditions Denoël et Lacombe nous confirme que Leavitt est un auteur à suivre qui, au sein d'une production littéraire immense, affirme d'ores et déjà sa singularité.***

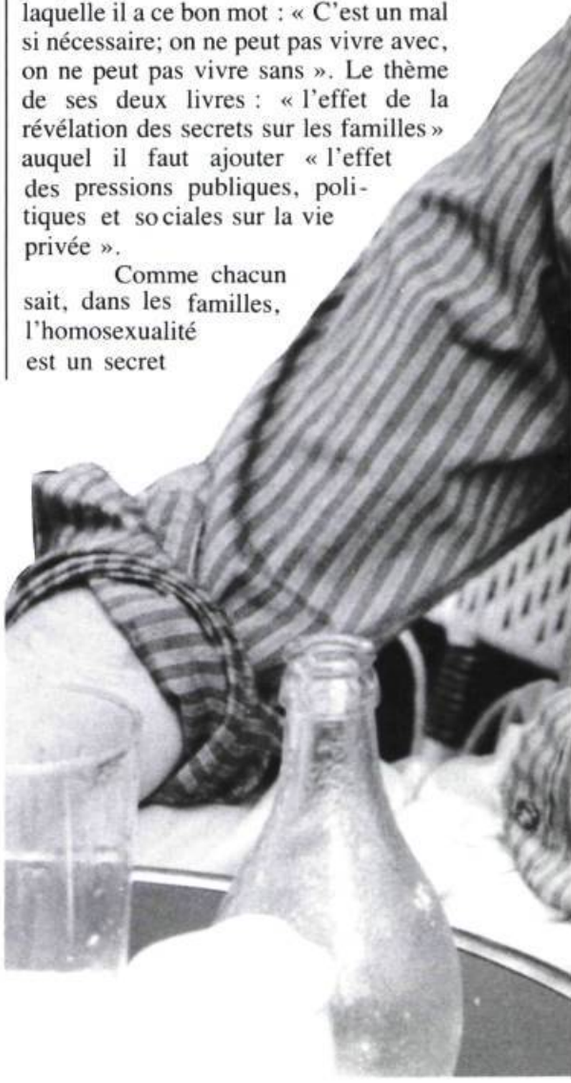
C'est Leavitt qui utilise le mot « immense » pour qualifier la littérature américaine. « Aussi immense que le pays lui-même », où toutes les tendances se côtoient sans toujours parvenir à s'affirmer cependant. Il y a les bonzes Norman Mailer et Gore Vidal; la génération des Pynchon, Coover, Hawkes auxquels il faut ajouter, depuis ***Le bûcher des vanités***, Tom Wolfe; mais les éditeurs français, pris d'un véritable engouement pour la littérature américaine, n'hésitent pas à traduire les *jeunes* écrivains : Susan Milot, Paul Auster et, incidemment, Leavitt. Pour ce dernier, qui estime que « contrairement aux apparences, c'est très difficile de vivre de sa plume aux USA », il est très important d'être traduit.

Un *privilège* ou un *honneur* que Leavitt a donc eu très rapidement, et dans plusieurs langues. Aura-t-il aussi le privilège d'échapper aux étiquettes, celles de *minimaliste*, de *jeune écrivain* (il est né en 1961) et d'*écrivain homosexuel*, qu'on lui colle aisément ? Leavitt veut s'« extraire des étiquettes, des stéréotypes » même si ***Quelques pas...*** comporte des personnages homosexuels, même si la très grande majorité des personnages de ***Le langage perdu des grues*** sont homosexuels et même si son prochain roman, prévu pour février 1989, parle d'un couple homosexuel.

## Le désordre des familles

Ce n'est d'ailleurs pas tant l'homosexualité que Leavitt a décortiquée jusqu'à maintenant, mais la famille sur laquelle il a ce bon mot : « C'est un mal si nécessaire; on ne peut pas vivre avec, on ne peut pas vivre sans ». Le thème de ses deux livres : « l'effet de la révélation des secrets sur les familles » auquel il faut ajouter « l'effet des pressions publiques, politiques et sociales sur la vie privée ».

Comme chacun sait, dans les familles, l'homosexualité est un secret



David Leavitt

bien gardé. Surtout celle du père.

Et c'est bien de cela — les secrets, les pressions, l'homosexualité du père et du fils — qu'il s'agit dans ***Le langage perdu des grues***. À 25 ans, Philip décide d'avouer son homosexualité à ses parents qui avaient toujours soupçonné intuitivement la vérité, mais l'avaient dissimulée. Ce n'est pas encore la fin du monde sauf que cette révélation sert de déclencheur à la mise au jour de secrets plus graves : Owen, le père de Philip, lutte lui-même depuis des années contre ses tendances homosexuelles et ses fantasmes qu'il assouvit dans des cinémas pornos sordides. C'est la crise et la confrontation avec Rose, l'épouse, qui avait de toute évidence des doutes mais refusait de se les avouer, « ayant choisi de s'aveugler sur son mariage », dit Leavitt. Et nous assistons au dévoilement de la double vie d'époux qui ne se connaissent pas, qui vivent dehors leurs fantasmes pathétiques alors que chez eux, à l'intérieur, ils se forgent une existence tranquille en apparence, à l'abri des bouleversements de la société newyorkaise.

« La plupart des gens vivent sur deux niveaux, et ce sont ces paradoxes qui m'attirent », souligne Leavitt. Exit l'image de la famille Stone, la petite famille modèle des années 60 : celle du roman de Leavitt se désagrège (mais ne se détruit pas : la famille est une structure très difficile à détruire; une guerre nucléaire y arrive peut-être). Enfin désagrégation il y a. Et exploration.

## Les langages secrets

Ici l'homosexualité sert donc de déclencheur, car « elle constitue un bon champ pour l'exploration de la condition humaine ». Renouant en cela avec le roman psychologique, la *littérature domestique* (par opposition à la saga historique, par exemple), Leavitt procède à une sorte d'autopsie des sentiments dans une prose *ancienne et descriptive* (Proust a été très important pour Leavitt, de même que Eliot, Henry James, et des femmes comme Alice Munroe — une Canadienne peu connue ici mais fort appréciée aux USA —, Grace Paley et Anita Brookner), plus classique en somme, dans une forme très soignée, très travaillée. « Mais peut-être est-ce là une nouvelle tendance de la littérature américaine : les écrivains semblent maintenant chercher une écriture plus riche, plus personnelle », constate Leavitt.

Pour cet écrivain, d'ailleurs, « l'écriture — le style —, c'est tout ». Il aime que « les romans soient comme une voix, qu'on y entende la voix de l'écrivain demandant une réponse dans la lecture ». Et par conséquent il écrit ainsi : en suscitant les questions. Il y parvient par une écriture qui traque les zones d'ombre, les non-dits, le langage intérieur des êtres. Le langage perdu, en somme.

Ah, au fait, d'où vient ce titre magnifique (enfin moi je le trouve magnifique) ? De l'un des personnages du roman, Jerene, qui s'acharne sur une thèse universitaire depuis des années. Cette thèse porte sur les langages personnels d'enfants solitaires, les langages inventés par eux, et qu'ils perdent en s'intégrant à la vie courante. Et la grue, incidemment, est un échassier qui migre par bandes. ■

*Entrevue réalisée par*
Francine Bordeleau

---

David Leavitt, ***Quelques pas de danse en famille***, Denoël, 1986; ***Le langage perdu des grues***, Denoël/Lacombe, 1988.